

Les états d'âme d'un superhéros

Avec le deuxième épisode de «Spider-Man», Sam Raimi signe une superproduction qui ne ressemble à nulle autre... Retour sur un projet qui brusque les coutumes hollywoodiennes.

1962. Stan Lee, créateur de bandes dessinées au sein d'une institution du genre - Marvel Comics -, imagine un personnage : Peter Parker. Un adolescent orphelin, fragile, plutôt disgracieux. Et mal à l'aise avec les filles... Un jour, le destin du jeune New-Yorkais est chamboulé. Piqué par un insecte mutant, il connaît le luxe du dédoublement et peut devenir, quand le besoin s'en fait sentir, homme-araignée. Doté de pouvoirs faramineux, il virevolte sur sa ville natale, soulage les victimes, punit les méchants. Avant de retrouver son apparence et de renouer avec la banalité du quotidien... Quand, devant les patrons de Marvel, Lee évoque le personnage de Spider-Man, il rencontre l'incompréhension. Choisir un ado timoré comme protagoniste principal semble un contresens. L'affubler des caractéristiques d'un insecte honni semble une faute de goût rédhibitoire. Pourtant, Lee gagne sur tous les tableaux. Et son Spider-Man devient une icône pour les adolescents du monde entier.

1999. Les fans connaissaient la BD, la série animée et un téléfilm d'une totale nullité. Curieusement, «Spider-Man» n'avait jamais été adapté sur grand écran. Trente-sept ans après l'apparition de la BD, c'est enfin chose faite. On annonce le montage d'une énorme production, dirigée par Raimi. Un cinéaste talentueux, qui se substitue ainsi à une longue liste de réalisateurs pressentis pour le projet. Parmi eux, Tim Burton, David Fincher, James Cameron...

2002. «Spider-Man» envahit les écrans des Etats-Unis. Il réalise le meilleur démarrage de tous les temps (plus de 114 millions de dollars de recette en trois jours). Le triomphe sera planétaire. Au final, le film (vu par 6,4 millions de spectateurs en France) récoltera 820 millions de dollars de recette et demeure à ce jour un des cinq plus importants succès de l'histoire du cinéma américain... Juste un record commercial ? Certainement pas. Ce *blockbuster* se distingue par l'intelligence de son scénario et le brio de sa mise en scène. «Spider-Man», sans atteindre les sommets des deux premiers « Batman » signés Tim Burton, s'impose néanmoins comme une oeuvre profondément originale. Une sorte d'anti-« Superman ». L'histoire d'un personnage héroïque, certes, mais dont les actes et les pensées sont soumis à une schizophrénie fondatrice. Dans les Etats-Unis de l'après-11 septembre 2001, le succès colossal du film interroge certains commentateurs. L'Amérique souffrirait-elle d'une grave crise d'identité pour plébisciter un super-héros si névrotique ?

Juillet 2004. « Spider- Man 2 » débarque en France, précédé d'une excellente rumeur outre-Atlantique. Raimi aurait profité de moyens considérables (on parle de 200 millions de dollars) pour bâtir une suite plus ambitieuse et spectaculaire que l'opus initial. La presse américaine établit de surprenants parallèles. Ainsi, *Newsweek* suggère que «*le spectateur privilégiant "Spider-Man 2" au détriment des fictions abêtissantes encombrant les écrans est probablement mieux armé pour juger avec la distance requise la politique américaine du moment et ses principaux responsables*». Pas moins...

Et, de fait, si «Spider-Man 2» n'est point avare en surenchères techniques, ce sont avant tout sa complexité psychologique et son ambiguïté qui étonnent. Résultat : dans «Spider-Man 2», Parker louvoie, hésite, avoue plus d'une fois sa faiblesse physique et morale... Mieux : il se résout, durant une bonne partie du film, à abandonner les défroques et son boulot de superhéros pour connaître le très simple bonheur de ressembler à tout le monde...

Alternant avec un sens très sûr du rythme les séquences introspectives et les scènes d'action, Raimi entraîne dans un univers où la mélancolie et les contradictions psychologiques cherchent de jolies noises aux lois de l'*entertainment*. Une rareté dans le contexte hollywoodien.

Olivier de Bruyn
Le Point